

## La gardienne du phare

Chloé LaDuchesse

Numéro 150, septembre 2016

Persistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaDuchesse, C. (2016). La gardienne du phare. *Moebius*, (150), 97–102.

# CHLOÉ LADUCHESSE

## *La gardienne du phare*

Du phare on voit la mer, l'infini métallique de ses eaux salées, le mouvement perpétuel de ses humeurs. Je suis assise sur le monde. Mon regard porte aussi loin que les nuages le permettent; parfois je me perds dans la brume, l'air s'épaissit et la lumière qui jaillit de ma tour s'accroche aux lambeaux de ciel qui stagnent à hauteur d'homme. La saillie rocheuse qui accueille ma maison est constamment léchée par les vagues. Je reste à l'intérieur la plupart du temps; je fixe l'horizon dans l'attente d'un navire, bateau, voilier, signe de vie, confirmation que je ne suis pas seule sur cette lande aride, que le détroit que je garde vaut encore la peine qu'on le traverse. Gardienne du phare et des secrets du territoire.

Je n'ai croisé âme qui vive depuis mon arrivée ici. Ni goéland, ni hérisson, ni souris, ni poisson, ni crustacé. Ni humain. Sur le chemin vers ce qui serait ma dernière retraite, il y a bien eu cet homme, mais il était déjà mort. Son corps, à la fois paisible et tendu, pointait en direction de la mer, la tête vers l'est, les pieds un peu plus près des derniers bastions de la civilisation. La mousse commençait à recouvrir son pantalon et à essaimer dans sa barbe. Je me rappelle lui avoir parlé un long moment, pour le plaisir, je lui avais cueilli des fleurs sauvages, de petites fleurs roses, de grandes fleurs jaunes qui enfoncent leurs racines dans l'eau, des marguerites, des clochettes mauves. J'ai fait un bouquet et je suis revenue le déposer dans sa barbe, là où les fleurs avaient leur place. Puis j'ai poursuivi ma route.

J'ai trouvé le phare après une marche qui me promettait pourtant un autre destin. L'après-midi tirait à sa fin. Je me suis d'abord tenue à distance, de crainte que la tour regorge

des mêmes humains que j'avais déjà croisés, que j'avais haïs. J'ai attendu longtemps, j'ai vu défiler plusieurs lunes. Depuis ma cachette, j'observais l'éclat qui émanait de la construction, hypnotisée par les révolutions qu'effectuait la puissante lumière. Le phare appelait dans la nuit les invités d'un ultime rassemblement. J'ai été la seule à me présenter.

Il a fallu aménager un espace pour dormir. J'ai ramassé plusieurs branches de sapin que j'ai empilées comme si c'était du foin. En me retournant sur ma couche, je peux encore aujourd'hui humer leur odeur résineuse mêlée à celle, plus subtile, de la terre ferreuse. J'ai bien tenté de me confectionner une courtepointe avec les larges feuilles que produisaient les arbres de la forêt profonde, protégés de l'écume salée par l'avancée de conifères, mais l'opération s'est avérée vaine. Les feuilles, friables sitôt détachées de leur matrice, se décomposaient en une nuit et je me réveillais tous les matins avec sur moi l'odeur de la putréfaction.

Dès lors, j'ai préféré dormir sans tombeau.

Combien de jours, combien d'années se sont écoulées ainsi? Je ne saurais dire. Il me semble que chaque jour j'écris la même lettre, chaque jour je vois défiler les mêmes vagues, petites et puissantes, hautes et puissantes, furieuses et puissantes. Le vent siffle lorsque je suis là-haut, lorsque je scrute le large et fouille du regard l'immense plaine marine qui n'accouche d'aucun peuple. Je me souviens des lamantins, ces énormes nourrissons qui autrefois peuplaient les eaux du littoral et apparaissaient, en groupe ou en solitaire, sur les plages rocheuses de la côte. Je me souviens de leurs pleurs, incantations cruelles destinées à faire perdre la tête aux enfants et aux vieillards, de leurs terribles voix qui s'engouffraient dans les chaumières pour hanter les songes des marins au repos, source de maintes légendes et d'une peur sourde qu'on acceptait comme une fatalité.

Je me souviens des lamantins, sirènes grotesques que nos peuples massacraient dans le secret des criques sauvages.

J'aurais aimé qu'il en reste quelques-uns pour me tenir compagnie, dussé-je dormir le jour et goûter leurs chants la nuit durant.

Il m'est difficile, vu d'ici, d'affirmer que je suis seule au monde. Après tout, le monde est vaste. Peut-être une autre

femme attend-elle aussi dans un phare ou une maison de pierre, de l'autre côté de la mer. Il me faudrait reprendre la route pour le savoir, traverser à nouveau la forêt, m'y enfoncer profondément, marcher jusqu'à ce qu'un fleuve puis un autre vienne freiner ma progression. Il me faudrait construire un navire pour traverser les étendues d'eau et atteindre les régions les plus reculées du territoire. Mais je ne souhaite pas quitter ma tour, car je guette l'horizon et crains qu'un signal surgisse en mon absence. Je pourrais descendre l'escalier en colimaçon que l'humidité érode un peu plus chaque jour, franchir la porte et marcher en silence jusqu'à être couverte par l'ombre des arbres. Ensuite je chercherais du bois mort que j'assemblerais à la main, patiemment, amoureuxment. Ce n'est pas que le temps me manque, non ; plutôt, j'ai peur de passer à côté de quelque chose.

Je compte les jours et les oublie aussitôt.

\* \* \*

La tempête qui a sévi la nuit dernière a arraché un pan du toit. La pluie tombe sans discontinuer et je ne vois rien, rien de plus qu'une aquarelle aux tons de gris et de brume. L'humidité s'infiltré jusque dans mes os, jusqu'à la moelle, et je suis l'égale de la nature qui m'entoure, détrempee, glaciale, secrète. Puisque je ne verrai rien aujourd'hui, je répare les dégâts. Je ramasse des branchages de conifères que j'empile patiemment ; je les couds ensemble avec de longues herbes que j'ai trouvées dans les marais salés qui s'étendent au sud. J'entaille l'écorce des grands arbres qu'on dirait millénaires pour recueillir la sève odorante dont j'enduis ma création. Lorsqu'elle sera sèche, je la hisserai sur le toit. J'aimerais pouvoir me laver, me débarrasser de cette gomme végétale mais le froid de l'eau me rebute. Je me frotte avec de la terre et les cailloux qu'elle contient laissent de longues entailles rouges sur mes bras. La terre entre en moi et me console un peu de cette solitude qui me pèse parfois, quand le ciel est bas.

On pourrait croire que je suis sans espoir. Ce n'est vrai que certains jours.

\* \* \*

J'ai dans mes souvenirs une enfance heureuse passée à courir dans les champs avec les fillettes du village. Nous étions une meute de louves, une volée d'outardes, une nuée de libellules, un troupeau d'éléphantes faisant ployer sous ses pas les herbes sèches de la savane. Nous étions immenses et invulnérables, nos rires blonds en bouclier, nos visages exprimant une même soif de liberté, une même exigence. Nous ne cédions pas.

J'avais une amie, une amie aussi secrète que les amours interdits, un alter ego qui venait du village voisin à bicyclette pour partager avec moi les pommes qu'elle chapardait en chemin. Avec nos yeux, nous passions des après-midi entiers à nous caresser, à nous aimer, à nous raconter tous les endroits où nous irions vivre ensemble pour le reste de nos jours, de nos nuits. Nous n'avions pas besoin de mots pour connaître la force du lien qui nous unissait, et encore aujourd'hui je me demande quel était le son de sa voix, si elle était cristalline comme l'eau d'un ruisseau, ou rauque d'avoir trop pleuré au berceau, ou encore légère comme la brise qui se lève au mois d'août, annonçant l'orage.

Nous avions coutume de nous soustraire aux regards, de nous enfoncer dans le boisé qui délimitait la plaine jusqu'au gros rocher dont la surface accidentée nous permettait une ascension aisée. Juchées là-haut, les jambes couvertes d'égratignures pendant dans le vide, le bruissement du vent dans le blé doré pour unique trame sonore, nous comptions nos trésors, d'abord ses yeux noirs, ensuite mes tresses ébouriffées, puis nos vingt doigts potelés, nos ongles comme de petites lunes, nos dents habiles à broyer les fruits et les noix. J'admirais son nez droit et altier, elle comptait mes taches de rousseur puis, avec un émoi soudain, enfouissait son visage dans le feuillage pour ne pas avoir à me révéler le nombre de celles-ci. Ces simples bonheurs nous suffisaient et chaque jour passé loin d'elle me plongeait dans une douce langueur. Alors je rejoignais les louves dont j'étais la cheffe, alors le soleil qui avait continué de briller très fort dans le ciel d'été s'éteignait, aussitôt voilé par un nuage de passage,

comme un sourd rappel de l'absence qu'aucune aventure n'aurait su combler.

Lorsque la guerre éclata, son village fut l'un des premiers à être rasé.

D'elle, je n'ai plus eu de nouvelles.

\* \* \*

J'ai marché longtemps avant de trouver ce phare. J'y suis maintenant bien installée. J'y ai ma couche, un promontoire qui me rappelle le rocher de mes jeunes années, un horizon encore plus grand que la grande plaine qui ceignait mon village. Le vent puissant repousse les odeurs des anciennes villes qui remontent encore le long du fleuve, quand l'atmosphère se charge du poids de la mort de notre espèce. Je me berce dans mes bras et scrute le ciel à la nuit tombée, je compte les points lumineux qui sont aussi nombreux que mes taches de rousseur, je nomme les astres et fais provision d'étoiles filantes en attendant d'avoir quelque souhait à formuler. J'en possède plus d'une centaine pour lesquelles je n'ai pas d'usage. Je n'ai qu'un seul vœu, et il résiste aux mots.

Aveuglée par la lumière du phare, j'essaie tout de même de repérer les signaux lumineux que pourraient émettre des bateaux cherchant un port. Il faut naviguer longtemps sur les eaux du fleuve pour accéder aux premiers quais, où plus personne ne vient percevoir les taxes et autres droits de mouillage qu'on avait l'habitude d'exiger des navires de passage. Mes yeux se fatiguent vite ; je redescends dans le ventre de mon château fort et m'allonge, enveloppée dans la noirceur. Je dénombre les étoiles derrière mes paupières. Le sommeil me surprend toujours avant que j'aie terminé ma tâche, et le lendemain je dois tout recommencer.

La terre a tremblé, il y a un jour ou peut-être plus. Une tablette bancale accrochée en hauteur dans le cône du phare s'est détachée. Je n'avais jamais prêté attention à cette planche de bois ; j'ai découvert avec étonnement qu'elle supportait une longue-vue de cuivre dont la couleur, sous l'effet de l'humidité, a pris d'étonnantes teintes de vert. Je scrute la mer avec un plaisir renouvelé, j'arrive à distinguer le littoral accidenté de l'autre côté du détroit, le sommet

du mont chauve qui a poussé au milieu de la forêt, la couche blanche du sel qui se cristallise aux abords des marais salés. C'est ainsi que j'en suis venue à remarquer la présence d'une forme humaine se déplaçant à modeste allure. Je ne saurais dire s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, d'un enfant ou d'un vagabond ; seulement qu'elle est en mouvement, ce qui m'émeut et me terrifie à la fois.

Au pied du mont, la créature a fait une pause puis s'est mise à escalader la paroi rocheuse, cherchant probablement à voir par-dessus la forêt. Je suppose qu'elle aussi est en quête d'un endroit tranquille, loin des hommes et de leur guerre, pour y attendre une mort qui s'obstine à ne pas venir. Je crains d'avoir à défendre ma maison, tout en sachant très bien que je n'en aurais pas la force. Je n'ai jamais su lutter, encore moins sans ma meute. La jeunesse, qui était ma meilleure alliée, m'a quittée depuis longtemps, me laissant dans un état de délabrement qu'aucune magie ne saurait renverser.

Devrai-je céder ma place et m'enfuir, ou apprendre à cohabiter, me soumettre ?

Chaque jour, la silhouette se rapproche un peu plus. Je ne la vois que sporadiquement, cachée comme elle est parmi les arbres. À la faveur d'un feuillage moins dense, je perçois son mouvement et devine son souffle, l'haleine putride s'échappant d'entre ses dents, l'odeur de son corps sale et en sueur. Je ne dors presque plus, l'angoisse s'est immiscée dans mon quotidien. Je me cantonne dans ma tour avec à portée de main une longue branche que j'ai aiguisée sur les pierres coupantes du rivage. J'esquisse des attaques dans mon sommeil agité et me réveille, confuse, repentante. J'ai quitté le monde des hommes car il était destiné à s'éteindre et voilà que j'en ressuscite les plus bas instincts. De cette branche, je n'ai pas besoin. J'accueillerai la créature les paumes tournées vers le ciel.